

## Pierre Mauroy ou la passion de la vie

### Table 2

#### **Pierre Mauroy, une vision de la vie et du monde**

##### **François BAZIN**

Bonjour à tous. Je vais d'abord présenter les intervenants qui sont autour de moi pour cette seconde table ronde : Michèle André, sénatrice du Puy-de-Dôme, présidente de la commission des Finances du Sénat ; Ernst Stetter, secrétaire général de la Fondation européenne d'études progressistes (FEPS), Henri Nallet, président de la Fondation Jean Jaurès et Henri Guillaume, économiste et surtout l'un des collaborateurs principaux de Pierre Mauroy à Matignon.

Cette seconde table ronde a pour thème « *Pierre Mauroy, une vision de la vie et du monde* ». Au départ, cet intitulé, je l'avoue, m'a laissé un peu perplexe tant il me semblait large et pour le dire autrement, franchement imprécis. Puis, à la réflexion, j'ai compris que les organisateurs de notre rencontre d'aujourd'hui souhaitaient qu'on évoque avant tout le lien que faisait Pierre Mauroy entre la pensée et l'action sur un terrain qui ne soit pas simplement hexagonal. Je vais donc ouvrir cette table ronde de la manière la plus simple et la plus concrète qui soit, avec quelques souvenirs personnels.

Le premier est le plus ancien. Il remonte à 1983, lors d'un voyage officiel que Pierre Mauroy, Premier ministre, avait effectué en Hongrie, dans un contexte alors très tendu. Les autorités hongroises de l'époque étaient de méchante humeur et leurs services de sécurité multipliaient les provocations. Pierre Mauroy, il est vrai, avait tenu à rencontrer, dans sa résidence privée, loin de Budapest, le Primat de Hongrie et cette visite ne plaisait pas à tout le monde. Sur place, journalistes français et policiers se bousculaient un peu, les seconds ayant pour mission, à l'évidence, d'éviter une trop grande médiatisation de l'événement. Pierre Mauroy, lui, restait d'un calme olympique. Il faisait semblant de ne rien voir. Et puis, lors d'une conférence de presse improvisée, il a eu ces quelques mots : « *Je suis venu pour dire au Primat de Hongrie que ses rosiers étaient magnifiques et qu'il fallait qu'il les entretienne pour qu'ils deviennent encore plus beaux* ». Cette façon de commenter le sens de sa visite, de lier sous le signe de la liberté la situation hongroise et celle de la France, depuis 1981, était une manière de rappeler qu'en politique, il faut savoir tenir bon. Pierre Mauroy avait le don de dire ces choses là

qu'il jugeait essentiel avec des mots simples, sans qu'il soit nécessaire d'en dire davantage. C'était son talent !

Le deuxième souvenir remonte à la première guerre du Golf. Pierre Mauroy, alors premier secrétaire du parti socialiste, s'était rendu en Israël, à la tête d'une délégation, alors que les scuds de Saddam Hussein menaçaient le pays. A notre arrivée, on nous avait donné des masques à gaz, ce qui créait déjà une certaine ambiance. Au cours d'un déjeuner, à Tel Aviv, entre Pierre Mauroy avec Yitzhak Rabin, il y eut une alerte. Nous sommes tous allés nous réfugier dans les chambres de l'hôtel avec nos masques ! Une heure plus tard, quand nous en sommes ressortis un peu tremblants, Yitzhak Rabin et Pierre Mauroy n'avaient pas bougé. Ils avaient « tombé la veste » et continuaient à discuter tous les deux de façon très allante autour d'une petite table. Pierre Mauroy m'a alors expliqué que son hôte l'avait convaincu que dans ce genre de situation soit la menace était factice et alors il n'était pas nécessaire de bouger, soit elle était réelle et alors il fallait savoir rester fataliste. Il a ajouté en souriant qu'il n'avait pas jugé nécessaire d'interrompre la conversation car « *dans cette région, comme ailleurs il faut toujours poursuivre les conversations intéressantes* ». C'était du Mauroy, tel qu'en lui-même !

Mon troisième souvenir permet de comprendre, je crois, ce qu'était la notion du bonheur pour Pierre Mauroy. Ce souvenir fait le lien entre sa passion de la vie et sa conception de l'action. Un jour, j'ai vu Pierre Mauroy flotter. Certains marchent sur l'eau, moi je l'ai vu en lévitation. C'était, en mai 1988, un vendredi 13 au soir, quelques jours à peine après la réélection de François Mitterrand. Nous étions quelques journalistes à attendre rue de Tournon. La grande porte du Sénat, soudain, s'est ouverte et Pierre Mauroy est sorti accompagné de Lyne Cohen-Solal, de Jean-Michel Rosenfeld, de Guy Allouche et d'autres encore de ses amis. Il venait d'être désigné par le courant A-B comme futur premier secrétaire du PS après avoir battu Laurent Fabius. Je le revois encore : il flottait. Son visage disait ce bonheur d'accéder enfin à un poste qui l'avait toujours fait rêver et qui lui avait alors toujours échappé. Faut-il ajouter que cette désignation surprise, contre l'avis de François Mitterrand, avait une saveur particulière ? C'était un pied de nez au destin, une manière de réaffirmer que tout reste possible pourvu que la volonté soit au rendez-vous. Là encore, c'était Pierre Mauroy tel que je l'ai toujours connu.

Mon dernier souvenir est plus personnel. Je me souviens de la politesse exquise dont faisait preuve Pierre Mauroy quand j'allais le voir à la fondation Jean Jaurès dans son bureau du premier étage : le café, les spéculoos, le grand fauteuil... Mes questions étaient toujours les mêmes, au fond : « *Comment ça va, comment va le PS, la gauche...* ». Pierre

Mauroy prenait alors son élan. Il remontait très loin dans le temps - ce qui prenait une bonne demi-heure ! - pour refaire tous les épisodes de l'histoire de la gauche. Il me reparlait à chaque fois de son petit avion «*qui remuait la queue*» après une réunion à Marseille, avec Gaston Defferre et François Mitterrand, au cours de laquelle il avait eu le sentiment d'avoir préservé l'unité du parti. Et puis tout d'un coup, il décollait. Et là, «*popopo*» comme il disait, il portait sur la situation actuelle, sur les choses et les gens, un regard qui me semblait d'une finesse absolue et d'une précision extrême. Pierre Mauroy était sans complaisance mais il savait rester toujours bienveillant. Il recherchait ce qui pouvait faire bouger ou faire évoluer les choses, à partir de constats qui pouvaient être très rudes et très froids.

En fait, pour résumer mon propos de manière moins impressionniste et décousue, j'ai toujours eu le sentiment que cet homme avait en tête des catégories très précises, qu'il était structuré autour de quelques idées essentielles et que du coup, au delà des apparences, il était difficile de le faire bouger. Par exemple, je me souviens qu'avant le congrès de Liévin, en 1994, alors que quelques rénovateurs socialistes autour de Martine Aubry ou Pierre Moscovici voulaient faire une motion, il les avait pris sous sa aile avec pour objectif de les convaincre de renoncer à cette initiative qu'il jugeait inutile ou contre-productive. Je lui avais alors demandé comment il avait fait et il m'avait répondu avec un large sourire : «*Je me suis assis sur le stylo*». C'est précisément ce que je ne vais pas faire à mon tour afin de laisser la parole aux autres intervenants de cette table ronde. Cher Henri Nallet, vous avez la parole...

**Henri NALLET**

**Pierre Mauroy,  
acteur engagé de l'éducation populaire**

Je vais présenter mon témoignage, en prenant une première précaution. Je suis lié à Pierre Mauroy depuis très longtemps. Je n'ai fait sa connaissance ni dans un parti politique ni à la SFIO ni dans le Nord. Je l'ai connu dans les mouvements de jeunesse, entre 1960 et 1965. A cette époque, Pierre Mauroy était secrétaire général respecté de la Fédération Léo Lagrange et moi le turbulent secrétaire général de la Jeunesse Etudiante Chrétienne (JEC). Je le rappelle dans cette rencontre d'aujourd'hui où nous essayons de savoir ce qui a façonné Pierre Mauroy dans ses jeunes années. Et pour cela, il faut faire une place particulière à son engagement dans l'éducation populaire et plus

précisément à son engagement à la tête de la Fédération nationale des Foyers Léo Lagrange.

Il est l'un des créateurs de la Fédération Léo Lagrange. Il l'a bâtie en deux ans, de 1950 à 1951. Il s'est agi pour lui - on retrouve ici son origine et ce qui a été dit dans la précédente table ronde - de donner à des jeunes de tous les milieux, mais prioritairement aux jeunes de milieux populaires qui ne peuvent pas y avoir accès individuellement dans leur famille, l'occasion de bénéficier de loisirs collectifs, de les ouvrir à toutes les formes de cultures et de leur permettre de voyager hors de chez eux, à l'étranger proche ou plus lointain. C'est ce projet qu'on appelait, à l'époque, l'éducation populaire. Cette démarche éducative, dans laquelle Pierre Mauroy a été très engagé, venait de loin. Elle puisait ses racines dans une famille politique qui était la sienne. Elle était d'abord issue du Front Populaire, d'où l'appellation de la fédération du nom du ministre de la Jeunesse du gouvernement Blum, Léo Lagrange. Elle est issue ensuite de l'Occupation et de la Résistance. Je n'oublie pas ce qui s'est passé autour d'Uriage. Ce fut compliqué mais cette expérience a irrigué tous les mouvements de jeunesse de l'après-guerre. Puis vint le gouvernement de Pierre Mendès-France qui, en 1954, lance ce qu'on a appelé la « Politique Jeunesse », pas la « politique de la jeunesse ».

Je ne résiste pas à lire un petit extrait du discours qu'a prononcé Pierre Mendès-France, le 6 novembre 1954 à l'Opéra de Lille (j'aime à croire que Pierre Mauroy était présent) : *« Il s'agit d'accorder à la jeunesse de ce pays une voix consultative et une participation directe à la gestion de nos affaires, qui sont les siennes, c'est le moyen d'aider les responsables à mieux discerner la route de l'avenir et c'est aussi donner aux plus jeunes la pleine conscience de leur devoir envers la nation »*. On peut encore suggérer ces mots au ministre actuel de la Jeunesse. Cette « Politique Jeunesse » de Pierre Mendès-France associait toutes les organisations de jeunesse, celles d'origine chrétienne, comme par exemple la JOC ou le scoutisme et les organisations laïques comme les Eclaireurs ou la Fédération Léo Lagrange. Toutes ces organisations participaient à l'action de l'Etat. Elles étaient représentées auprès du ministère de la Défense, auprès du ministère de la Jeunesse, à l'Education Nationale et enfin auprès du Premier ministre, dans le Haut Comité de la Jeunesse au sein duquel, à vingt ans, nous siégions très sérieusement aux côtés des autres représentants. Ces mouvements se connaissaient, se rencontraient, travaillaient ensemble dans des organisations ou des institutions comme - Pierre Mauroy le cite dans ses *Mémoires* - le Fonds pour le Développement de la Jeunesse et de l'Education Populaire (FONJEP). Ces organismes de cogestion étaient financés sur une ligne budgétaire du Premier ministre. D'autres

institutions paritaires existaient également, comme le COGEDEP qui organisait des voyages à l'étranger ou l'Office franco-allemand de la Jeunesse (OFAJ) où le théoricien de l'éducation populaire qu'était Joseph Rovin, qui avait fondé *Peuple et Culture*, nous faisait bénéficier de sa culture et de son intelligence.

Pierre Mauroy soutint avec force l'ensemble de ces institutions dont il devint peu à peu un élément rassembleur. En 1960, sous le général De Gaulle et son ministre de la Jeunesse, Maurice Herzog, dont l'image s'est modifiée depuis, fut créé le Conseil Français des Mouvements de Jeunesse. Il s'agissait de réunir tous ces mouvements, essentiellement les mouvements chrétiens et laïques, qui avaient pour vocation de discuter et de négocier avec les pouvoirs publics. Il fallait un premier président à ce Conseil. Ce fut Pierre Mauroy. J'ai fait voter pour lui les organisations catholiques, la JOC, la JAC, la JEC et même les Guides de France qui étaient alors animées par une commissaire générale, Marie-Thérèse Chéroure, qui a été un personnage important et dont Pierre Mauroy s'est toujours souvenu. Devenu Premier ministre, il organisa une manifestation avec et autour d'elle. Je veux citer aussi Aline Coutrot, l'assistante de René Rémond, proche, lui aussi, de ces organisations. En outre, Pierre Mauroy s'était aussi imposé, car, en raison de la position des uns et des autres sur la guerre d'Algérie, il nous protégeait, ce qui démontrait un certain courage pour un responsable de la SFIO de Guy Mollet !

Pendant une vingtaine d'années, de 1950 à 1968, tous ces mouvements de jeunesse ont pu se retrouver et travailler ensemble, quelles que soient leurs origines, parce qu'ils se revendiquaient tous du courant humaniste de l'éducation populaire et parce qu'ils étaient mus par cette volonté de formation des jeunes. Je crois qu'ils ont exercé une réelle influence sur la société française et qu'ils ont contribué à son évolution. On l'a oublié, mais lorsque Pierre Mauroy était le président du Conseil Français des Mouvements de Jeunesse, tous ces mouvements avaient trois points en commun : d'abord, une très forte impatience à l'égard de la classe politique de la IV<sup>ème</sup> République qui nous était devenue insupportable. Guy Mollet en était la tête de turc, même si Pierre Mauroy nous expliquait que « *c'était un peu plus compliqué* ». L'icône, l'idole, c'était Pierre Mendès-France. Il était le fondateur de la « Politique Jeunesse » et celui dans lequel nous aimions nous projeter. Nous avions plus de réserves à l'égard du général De Gaulle mais nous étions moins hésitants à l'égard de son ministre de la Jeunesse, Maurice Herzog, qui reprenait à son compte la « Politique Jeunesse » définie par Mendès-France. Sur le plan politique, il était inenvisageable d'adhérer à la SFIO. Certains étaient tentés par le PSU, quelques-uns se sont tournés vers le

gauchisme. Pierre Mauroy nous disait : « *un jour ou l'autre tout ça, ça se retrouvera* ». Je me souviens de cette expression « *ça se retrouvera* ».

Deuxième point en commun, un engagement plus ou moins affirmé pour la paix en Algérie. A l'aile gauche de ces mouvements, l'UNEF fut la première à prendre une position très ferme en faveur de la paix en Algérie sous l'impulsion de Michel de La Fournière, Dominique Wallon, Robert Chapuis qui pourraient être avec nous aujourd'hui. D'autres personnalités aussi ont contribué à faire basculer ces mouvements de jeunesse vers le camp de la paix, notamment Pierre Mauroy qui le soutenait activement et qui avait largement diffusé en leur sein ce que l'on avait appelé « le dossier Jean Muller ». Jean Muller n'était pas un gauchiste de l'UNEF mais un chef Scout qui avait écrit des lettres à sa famille sur la torture en Algérie. *Témoignage Chrétien* avait publié un dossier qui avait fait l'effet d'une bombe dans une partie de l'opinion publique. Pierre Mauroy avait appuyé l'hebdomadaire alors que ce dossier avait créé de fortes tensions entre les mouvements. Cet engagement, de plus en plus affirmé en faveur de la paix en Algérie, les a politisés. La radicalisation de certains de leurs membres a provoqué l'affrontement de jeunes militants avec les structures adultes. Cet affrontement a particulièrement touché les mouvements catholiques. Nous nous sommes heurtés violemment à la hiérarchie catholique et la plupart d'entre nous sommes partis, entraînant la disparition de l'Association catholique de la Jeunesse Française qui avait été un mouvement très important au lendemain de la guerre.

Le troisième point que nous avons en commun concernait l'ouverture à l'Allemagne par le biais de l'Office franco-allemand de la Jeunesse (OFAJ). On a aussi oublié ce qu'a représenté pour cette génération le fait de partir quelques semaines en Allemagne pour échanger avec des jeunes Allemands et les recevoir en France ensuite. Pierre Mauroy a été l'un des piliers de l'OFAJ et de l'ouverture au reste du monde : les pays de l'Est, le Moyen-Orient, l'Afrique. Ainsi, par exemple, la première fois que je suis allé en Israël, c'était avec Pierre Mauroy et d'autres dirigeants de mouvements dans un voyage organisé par COGEDEP.

Quels messages Pierre Mauroy incarnait-il pour notre génération et pour les responsables des mouvements de jeunesse qui se retrouvaient autour de lui ? Ils étaient aussi au nombre de trois, assez simples. Le premier : chaque individu doit trouver les moyens de se construire lui-même. C'est le message de Léo Lagrange et de l'éducation populaire. Deuxième message qui était aussi très fort dans ses interventions et dans les réunions du Conseil Français : s'ouvrir aux autres et comprendre. Il a toujours été un adversaire de la fermeture et de l'exclusion. Troisième

point : se préparer à prendre des responsabilités dans la cité. En fait, ces mouvements de jeunesse ont constitué une forme d'apprentissage de la responsabilité publique. Cette expérience à laquelle Pierre Mauroy est totalement associé, a contribué à changer le pays en profondeur, sans qu'on le sache ni qu'on le voie trop. Il a été l'un de ceux qui ont ramené à des comportements raisonnables et responsables une partie de ceux qui, à la fin des années 60, s'étaient engagés dans des aventures dont ils ne sont pas toujours revenus. Il a notamment permis, parce qu'il était connu, de faire revenir au Parti socialiste, au bon moment, certains pour qui le passage au PSU avait constitué une sorte de sas de décontamination.

Enfin, ces mouvements de jeunesse ont permis à des jeunes de la JOC et de la JAC notamment, qui prenaient des responsabilités, d'apprendre à travailler avec la haute administration publique. Ils ne faisaient pas l'ENA mais ils discutaient avec les hauts fonctionnaires, se rendaient à des réunions et participaient ainsi à la gestion de la société. Pierre Mauroy était à la fois un responsable de premier plan et pour nous tous une référence. De deux/trois ans notre aîné, il était souvent celui auprès duquel nous allions chercher un renfort.

Je veux témoigner d'un dernier point dans la période 1960-1965. Nous avons beaucoup parlé avec Pierre Mauroy de l'Algérie et notamment de l'envoi là-bas, que nous considérons scandaleux, du contingent par Guy Mollet. J'ai toujours pensé que ces discussions que Pierre Mauroy avait avec ces jeunes gens un peu turbulents qui avaient envie de secouer la machine l'avaient peut-être aidé aussi à rester à la Cité Malesherbes.

### **François BAZIN**

Merci Henri Nallet. Ernst Stetter voulait évoquer la question européenne et les relations internationales. Henri Guillaume se penchera plus sur l'expérience de Matignon. Mais puisque nous parlons des racines militantes de Pierre Mauroy, je voulais donner d'abord la parole à Michèle André qui veut intervenir sur ce thème.

### **Michèle ANDRE**

## **Pierre Mauroy, un homme sur lequel on pouvait compter**

Je ne suis ni du Nord, ni du Pas de Calais, je viens du Puy-de-Dôme. La fédération du PS de ce département est une fédération puissante, même si elle l'est moins que celles du Nord et du Pas-de-Calais. Quand j'y suis

arrivée dans les années 75, elle était très « mitterrandidiste ». La personnalité qui comptait alors, même s'il n'était pas dans l'appareil, c'était Roger Quilliot, le maire de Clermont-Ferrand, né à Arras et dont l'histoire démontrera combien elle était liée à celle de Pierre Mauroy.

J'ai rencontré Pierre Mauroy pour la première fois après le congrès de Metz, alors que j'étais jeune secrétaire d'une puissante section rocardienne et mauroyiste à 90 %, ce qui était inadmissible pour un certain nombre de camarades dans le département, je le mesure mieux aujourd'hui qu'à l'époque ! Pour animer la campagne présidentielle de 1981, nous avons souhaité faire venir Michel Rocard à Clermont-Ferrand. Le premier secrétaire fédéral s'est emporté et a refusé cette proposition, me soupçonnant de vouloir influencer la campagne. Loin de moi cette intention. Je me dis que Michel Rocard devait leur fait peur... Roger Quilliot a alors proposé de faire venir Pierre Mauroy à Clermont-Ferrand. Pour sa première visite, nous l'avons reçu dans le vieux local en préfabriqué où se tenaient nos réunions de section. Il a ravi le petit auditoire de militants socialistes présents. Le premier secrétaire fédéral, pris de remords peut-être d'avoir été un peu rude avec sa jeune secrétaire de section - il y avait peu de femmes à cette époque, je le rappelle, dans les sections socialistes - m'a demandé si je voulais bien « prêter » Pierre Mauroy pour un grand meeting à Clermont-Ferrand. Pierre Mauroy a tenu plusieurs meetings dans le département et il y est revenu de nombreuses fois par la suite, même quand il était Premier ministre. Je crois qu'il aimait venir à Clermont parce qu'il appréciait la qualité du militantisme des adhérents, lui que j'ai toujours considéré comme un militant.

La dernière fois, c'était lors d'une fête de la Rose. Nous fêtions les cent ans de notre fédération. Il était venu à Thiers et j'en ai un souvenir très émouvant. Nous avons invité une troupe de théâtre locale qui avait créé un spectacle intitulé « Au peuple ». Son responsable en avait pris l'initiative après le choc de la présence de Jean-Marie Le Pen au deuxième tour de l'élection présidentielle de 2002, souhaitant que « les acteurs se réveillent ». Dans ce spectacle, il faisait se rencontrer les différents acteurs de la République et ceux de l'histoire récente. Lui-même campait un Jean Jaurès très authentique. Quand Pierre Mauroy eut terminé son discours, il rencontra l'acteur représentant Jaurès et je les pris en photo. De retour au Sénat, j'ai donné la photo à Pierre Mauroy. Il la regarda et me dit : « *sur cette photo, c'est Jean Jaurès ?* ». « *Oui* », répondis-je, « *c'est Jean Jaurès* ». « *Tu m'as photographié avec Jean Jaurès ? C'est vrai ?* » poursuivit-il. « *Oui* », dis-je, « *c'est vrai, je ne triche pas quand je fais des photos* ». Il en était très heureux !

Je voulais ainsi dire combien il a compté pour moi parce qu'il a toujours été comme un grand frère attentif aux plus jeunes. Au moment où il était Premier secrétaire du PS, j'étais secrétaire d'Etat aux Droits des Femmes. Il m'a toujours apporté son soutien, convaincu qu'il fallait faire avancer l'égalité entre les femmes et les hommes. Il m'est arrivé d'aller lui faire part des difficultés que je rencontrais - paradoxalement - avec le groupe « femmes » du parti qui avait une conception, sans doute, un peu différente de ce que je voulais faire, d'autant que Yvette Roudy laissait entendre qu'elle était à jamais la seule femme ministre des Droits des Femmes ! M'imposer était donc complexe. Je me souviens de Pierre Mauroy me consolant et m'assurant que « *ça allait aller* ». Après, c'est un peu nous qui l'avons consolé au difficile congrès de Rennes.

Mais j'ai toujours été persuadée que, quoi qu'il se passe, on pouvait compter sur lui. J'ai d'ailleurs pu le constater au Sénat. Si j'ai été élue à la vice-présidence en 2004, c'est à lui que je le dois. Quelques jours avant le dépôt des candidatures, il me téléphone pour que je dépose ma candidature, arguant de la nécessité de promouvoir une femme à ce poste. Lui faisant part de mes hésitations, n'étant sénatrice que depuis 2001, il m'a proprement remise à ma place. J'entends encore ces paroles : « *les femmes, vous êtes toutes les mêmes. Vous vous battez parce qu'on ne vous donne pas assez de places mais quand on veut le faire, vous ne savez plus ce que vous voulez ! Si tu doutes de mon soutien, je t'écris* ». Et j'ai reçu une lettre d'une page dans laquelle il me confirmait par écrit un soutien qui a été sans faille. Il avait même proposé à la réunion du groupe que je sois élue à l'applaudimètre, ce que j'avais refusé pour laisser à Michel Charasse une chance de s'abstenir sur mon nom. Ce dont, je crois, il avait profité.

Pierre Mauroy n'était pas dupe de la nature humaine. S'il avait à son égard ce sourire et cette bienveillance, il n'était jamais dupe. Mais il aimait les gens, il aimait les voir progresser et construire. Il exprimait parfois des déceptions lorsque, ayant misé sur quelqu'un, il avait l'impression que cette personne n'était pas tout à fait à la hauteur de son espérance.

Une dernière remarque le concernant. J'ai eu l'occasion, au Sénat, de présider le groupe de travail et de présenter des conclusions un peu audacieuses sur un sujet très sensible, la gestation pour autrui (GPA), sujet dont nous ne sommes pas encore sortis sur le fond. Le groupe de travail préconisait qu'il était préférable d'encadrer et de légiférer plutôt que de laisser pratiquer des clandestinités préjudiciables. En 2010, j'avais donc déposé une proposition de loi au Sénat après l'avoir faite signer par ceux qui le souhaitaient. J'ai découvert la signature de Pierre

Mauroy sur le document. J'ai apprécié. Il considérait, comme beaucoup d'autres signataires, que si on voulait progresser ce sujet, il était utile de pouvoir l'évoquer. Quelques jours après, le croisant dans le petit couloir où nous avons nos bureaux, il me dit que Michel Rocard était très en colère contre lui par ma faute. C'était quelque peu inattendu. Il m'explique alors que Michel Rocard voulait lui faire signer une pétition contre la gestation pour autrui et qu'il avait refusé parce qu'il avait signé la proposition de loi de Michèle André, estimant que « *dans la vie, il faut avancer et progresser* ».

Ces mots rejoignent ce que beaucoup ont déjà dit dans cette rencontre d'aujourd'hui sur Pierre Mauroy : un homme proche des militants, de chacun d'entre eux, du plus simple au plus intellectuel, ayant intégré et restituant aux autres une vision d'un monde qui évoluait et dans lequel il ne fallait pas avoir peur du progrès. C'est ce Pierre Mauroy là que, personnellement, je voulais vous raconter, parce que c'était un homme avec lequel il était toujours possible de débattre et qui serait là, même dans la pire des situations. Et puis, il avait cette allure qu'a évoquée Bernard Poignant. Je me souviens l'avoir vu dans les couloirs de cette maison, au cours d'une nuit de négociations sur l'établissement des listes de candidats aux élections législatives de 1986. Le bureau du comité directeur de l'époque dont je faisais partie, avait eu l'idée d'envoyer Huguette Bouchardeau dans le Nord. Je ne sais pas qui avait avisé la fédération mais, au milieu de la nuit, je me souviendrai toujours - comme Michel Delebarre je suppose - de l'arrivée des hommes du Nord derrière Pierre Mauroy dans le couloir de l'Assemblée Nationale telle les Cavaliers de l'Apocalypse. J'ai compris qu'Huguette Bouchardeau n'avait aucune chance dans ce département. Elle s'est présentée en Franche-Comté où elle a été élue. C'est cette assurance qu'il portait en lui ; et j'avais la certitude qu'aussi longtemps qu'il serait là, tout pouvait arriver mais l'espoir serait au rendez-vous le lendemain.

### **François BAZIN**

Merci Michèle André. Il faudra que les gens du Nord expliquent pourquoi ils ne voulaient pas d'Huguette Bouchardeau.

### **Michèle ANDRE**

Je crois qu'ils avaient quelqu'un à faire progresser sur la liste.

### **François BAZIN**

Cette question méritera d'être tranchée un jour.

Henri Nallet a évoqué les racines militantes de Pierre Mauroy dans les mouvements de jeunesse. Michèle André a décrit sa conception du

militantisme en général. Ernst Stetter va situer son intervention sur un autre plan et répondre à la question : « *quelle était la vision de l'Europe de Pierre Mauroy ?* ». Je pense que Pierre Mauroy restera dans l'histoire de notre pays pas seulement mais notamment pour quelques décisions prises sur l'Europe. La question européenne sera centrale quand on parlera du bilan de Pierre Mauroy. Je voulais savoir comment vous, Ernst Stetter, vous aviez vu les constantes évolutions dans la pensée de Pierre Mauroy sur ce sujet.

**Ernst STETTER**

### **Pierre Mauroy ou l'esprit de l'internationalisme ouvrier**

Avant d'exposer l'histoire de mes rapports avec Pierre Mauroy, je voudrais dire que je suis très honoré d'avoir été invité aujourd'hui à ce colloque et de m'exprimer devant vous, en tant qu'Allemand, à l'Assemblée nationale française.

J'ai rencontré Pierre Mauroy pour la première fois en mai 1991, à Francfort, berceau de la démocratie allemande, à l'occasion du quarantième anniversaire de la refondation de l'Internationale Socialiste (j'ai apporté avec moi une photo qui rappelle cet événement). Willy Brandt effectuait son quatrième mandat de président de l'Internationale Socialiste. Ce mandat devait s'achever en septembre 1992. Toutefois, sentant la fin de sa vie approcher, il réfléchissait à la personnalité qui pourrait lui succéder à la présidence de l'IS. Il y avait, bien sûr, plusieurs candidats plus ou moins naturels. Je me permets de dire dans cette salle que Willy Brandt a tout d'abord pensé à Felipe Gonzalez, son ami de longue date. Toutefois, il a envisagé aussi une autre possibilité, comme vous le savez...

Mais le souvenir que j'ai de ce quarantième anniversaire de l'IS est tout autre et assez drôle. Pierre Mauroy avait été invité en tant que premier secrétaire du Parti socialiste français. Il devait arriver en avion charter et atterrir à l'aéroport de Francfort. Or, en raison d'un orage à Paris, l'avion avait décollé avec du retard. Moi, j'étais chargé de l'accompagner de l'aéroport au lieu de la réunion. En attendant l'avion, j'étais assez nerveux. Enfin, l'avion atterrit. Le temps pressait parce que le programme de la réunion était très cadré, comme toujours avec les Allemands. J'avais loué, pour l'ensemble de la délégation, trois voitures, une Mercedes classe S et deux Mercedes plus petites. Une voiture de sécurité était également présente. Pierre Mauroy arrive, je le salue et je lui dis qu'il faut faire vite pour qu'il puisse prendre la parole à temps. Il me répond : « *Monsieur, c'est très simple, on prend une seule*

*voiture, la grande Mercedes, on monte tous les quatre, la voiture de police en tête. Les autres nous suivront*». Je me suis retrouvé coincé entre Pierre Mauroy, Michel Thauvin et Jean-Michel Rosenfeld. A notre arrivée, mes collègues, qui commençaient à s'inquiéter - à l'époque, les téléphones portables n'existaient pas encore - ouvrent la porte et Pierre Mauroy entre dans la salle au moment même où Willy Brandt terminait son discours. Alors qu'il allait informer le public du retard de Pierre Mauroy, il annonce sa présence avec ces mots « *il est là, je savais qu'il allait venir à temps* ».

Telle est l'histoire de ma première rencontre avec Pierre Mauroy. Par la suite, j'ai travaillé étroitement avec lui quand il était président de la fondation Jean Jaurès et moi directeur du bureau parisien de la fondation Friedrich Ebert, de 1997 à 2003, avant que je prenne la direction de la fondation européenne d'études progressistes (FEPS). Il représentait pour moi cet internationalisme qui devrait être plus présent aujourd'hui dans les idéaux de nos leaders socio-démocrates et socialistes. En effet, nous puisons nos racines dans les mouvements ouvriers des 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècles, dont l'une des principales dimensions était l'internationalisme. Pierre Mauroy incarnait cette tradition. Certes, il est important d'être ancré dans la région et dans la ville d'où l'on vient, comme l'était d'ailleurs Pierre Mauroy. Mais il faut aussi avoir une vision du monde qui ne se limite pas à la ville où on est né ou à celle dont on est maire pour pouvoir lutter contre les inégalités au niveau international aussi. Pierre Mauroy avait intégré cette exigence avant même d'être élu président de l'Internationale Socialiste en septembre 1992 et de lui consacrer l'essentiel de son temps. Il a succédé à Willy Brandt qui est, pour les Allemands, le héros de toute une génération.

A la tête de l'IS, Willy Brandt a permis l'ouverture de cette organisation notamment vers l'Amérique latine et il a tout fait pour que l'IS aide l'Europe du sud à sortir de la dictature. Pierre Mauroy a poursuivi dans la même voie. Déjà en 1989, quand le rideau de fer est tombé, il plaidait au sein de l'IS pour faire revenir les Européens de l'Est au sein de l'Internationale Socialiste. En septembre 1996, au congrès de New York, il a réalisé ce projet avec un brio dont je suis admiratif. Une anecdote sur ce congrès de New York. Le Forum européen pour la démocratie, proche de l'IS, dont je faisais partie, travaillait sur l'Europe de l'Est avec pour objectif d'aider les partis communistes à se démocratiser. Ce groupe se réunissait tous les trois /quatre mois. En 1996, notre réunion était prévue en Suède. Or, en comparant le prix du billet d'avion Bonn/Stockholm et Budapest/Stockholm, on a constaté qu'il était moins cher d'aller à New York. J'ai donc pu assister au congrès de New York. La salle était

pleine, les socialistes et les progressistes étaient rassemblés. C'était émouvant que Pierre Mauroy ait réussi, en quatre ans seulement, à élargir d'une telle manière l'Internationale Socialiste. Henri Nallet a rappelé son action pour la paix au Proche-Orient. Je crois que son dernier souhait, à la fin de son mandat en novembre 1999 au congrès de Paris, était d'ouvrir l'IS vers l'Asie. Il s'est d'ailleurs rendu à plusieurs reprises en Chine et en Inde.

Je regrette que depuis 1999, l'IS, comme l'a noté notamment Jean-Marc Ayrault, soit pratiquement morte. Le dernier congrès qui s'est tenu en Afrique du Sud en 2012 s'est conclu par une scission entre l'IS et l'Alliance progressiste. Ces deux institutions se font concurrence. Mais si vous consultez leur site, vous constaterez qu'ils sont quasiment identiques. Les socialistes et sociaux-démocrates du monde sont désunis comme ils le sont d'ailleurs dans de nombreux pays en Europe. Face à ce gâchis, nous devons retrouver l'esprit de Pierre Mauroy et tout mettre en œuvre pour que renaisse d'une manière ou d'une autre une Internationale Socialiste, peut-être avec autre appellation. De même, l'internationalisme doit à nouveau imprégner nos idéaux en tant que progressistes et socialistes.

Je ne peux pas terminer cette intervention sans évoquer le travail que nous avons conduit en commun dans le domaine franco-allemand. Henri Nallet a cité l'OFAJ. Je veux évoquer l'initiative prise à partir de 1998, quand Lionel Jospin était Premier ministre en France et Gerhard Schröder élu chancelier en Allemagne, tous deux décidés à renforcer les relations franco-allemandes. Ce fut le forum franco-allemand que la FES et la FJJ ont tenu chaque année pendant près de dix ans et auquel Pierre Mauroy, qui était très engagé dans ce projet, a toujours participé.

Un dernier souvenir : un jour, il m'a raconté comment, quand il était Premier ministre, il s'était battu pour amarrer la Grande-Bretagne à l'Europe par la construction du tunnel sous la Manche. Il avait compris que ce sont les grands travaux qui bâtissent l'Union Européenne et soude les Etats membres, comme l'a fait le tunnel malgré les fortes résistances de Margaret Thatcher.

Une chose, enfin, me manque beaucoup. Chaque année, fin décembre-début janvier, je recevais une carte de vœux de Pierre Mauroy. J'en ai fait la collection depuis 1991 car ces cartes étaient exceptionnelles. Je regrette de ne plus en recevoir. Il faut préserver l'esprit de Pierre Mauroy dans nos discours et dans nos comportements parce qu'il a incarné, pour moi mais aussi pour beaucoup de personnes en Allemagne et dans le monde, cet internationalisme du mouvement ouvrier qui ne doit pas disparaître.

## **François BAZIN**

Merci Ernst Stetter, je vais passer la parole à Henri Guillaume. Vous avez été l'un des principaux collaborateurs de Pierre Mauroy à Matignon. Pierre Mauroy avait théorisé le « gouverner autrement ». Cela ne concernait pas forcément la vie des cabinets ministériels. D'après vous, que voulait dire exactement ce « gouverner autrement » ?

## **Henri GUILLAUME**

Je vais vous livrer quelques souvenirs sur la vie quotidienne à Matignon sous la politique de rigueur ou, dit autrement, comment la pensée économique de Pierre Mauroy s'est formée.

Tout d'abord, le « dopage » de la part de ses conseillers qu'a évoqué Michel Delebarre avait commencé avant la mise en œuvre de cette politique. J'ai connu Pierre Mauroy au lendemain du congrès d'Épinay. J'étais alors jeune professeur d'université. Revenu dans ma ville natale de Lille, j'avais été approché par Michel Delebarre pour constituer la petite équipe qui devait gérer l'Etablissement Public Régional (EPR). Dans le même temps, je faisais partie d'un petit groupe d'experts que Jean Peyrelevade avait constitué à Paris et nous représentions notre courant dans les instances économiques du parti.

Au départ, la pensée économique de l'élève Pierre Mauroy était assez floue, il faut le reconnaître. Mais l'élève a fait des progrès très rapides. Plusieurs facteurs y ont contribué. En premier lieu, la dimension internationale. Nous avons fait un voyage en Suède au cours duquel nous avons rencontré Olof Palme. Nos entretiens avec nos homologues suédois avaient porté sur la politique économique et Olof Palme nous avait démontré qu'on pouvait être de gauche et conduire une politique économique sérieuse. Deuxième facteur : la discussion que nous avons eue avant le congrès de Metz lors de l'établissement de la fameuse motion « *Socialisme et réalité* » qui présentait, par rapport à celles de nos contradicteurs, une approche économique sérieuse.

Puis nous avons été appelés à Matignon. Je veux être clair : l'équipe économique de Pierre Mauroy avait un doute certain sur le contenu économique du programme commun, voire sur les 110 propositions de François Mitterrand. Tout en sachant que la cause était perdue d'avance, nous avons toutefois essayé de plaider pour l'étalement dans le temps d'un certain nombre de mesures, ce que peuvent faire certains technocrates dans ce genre de circonstances. Heureusement, Pierre Mauroy a balayé nos propositions d'un revers de la main. Avant même d'accéder au pouvoir, il nous avait expliqué que s'il n'engageait pas « le socle du changement », c'est-à-dire des réformes profondes, dès le départ, il ne parviendrait pas, par la suite, à mettre en œuvre une gestion économique sérieuse. Il s'agit, a-t-il précisé, d'un problème politique

face auquel nos arguments économiques « ne tenaient pas la route ». Il avait raison, comme l'a prouvé le fait que le parti communiste soit resté au gouvernement tant que Pierre Mauroy était Premier ministre, lui faisant accepter, de fait, la nouvelle politique économique mise en place.

Quelques mots sur Matignon. Premier élément : pour Pierre Mauroy, les questions économiques ont toujours constitué un problème prioritaire. Le jour même de l'intronisation du président de la République, tout au bonheur de son élection, à Matignon, on nous expliquait que les capitaux étaient en train de fuir et qu'il fallait songer à dévaluer. La première décision à prendre était donc de savoir si on dévaluait ou pas, tout de suite ou pas. François Mitterrand avait décidé de ne pas dévaluer dans ces conditions. La décision a donc été reportée au mois d'octobre suivant. Quand la dévaluation est intervenue, nous avons plaidé pour que des mesures d'accompagnement soient prises, ce qui a été refusé. La situation s'est donc compliquée à partir de janvier. Pierre Mauroy avait été convaincu de la difficulté de la situation, notamment après avoir fait deux rencontres. La première, ce fut celle avec Helmut Schmidt à la Chancellerie. Je l'avais accompagné. En tête à tête, Helmut Schmidt, qui nous avait réservé un accueil glacial, nous avait expliqué que nous faisons fausse route et que « nous allons dans le mur ». La deuxième rencontre fut celle avec le collègue au complet des commissaires européens, dans la salle du parlement, qui, dans une ambiance tendue, nous avait tous agressés.

A partir de janvier, j'ai eu le privilège, grâce à Michel Delebarre, de voir Pierre Mauroy une heure en tête à tête sur les problèmes économiques, si possible en début de semaine pour qu'il ait l'esprit frais, revenant de Lille de bonne humeur, pour l'initier à la science économique. J'en ai un vivant souvenir personnel. Je revois Pierre Mauroy assis à son bureau de Premier ministre, un cahier devant lui, moi face à lui. J'ai commencé par lui parler de la balance des paiements. Il m'a demandé de lui expliquer les différents postes qui la constituent. Je le revois prendre des notes sur son cahier, comme un élève très studieux. Il semblait content de mes leçons. Un jour, revenant d'un entretien avec le président de la République, il me dit : « *c'est difficile car quand je parle économie avec le président de la République, il n'y comprend rien !* ». Je peux livrer cette anecdote aujourd'hui car il y a prescription. Je ne dirai pas que c'était la remarque d'un borgne par rapport à un aveugle, mais c'était tout à fait passionnant.

Nous connaissions Pierre Mauroy depuis dix ans. Il me semble en effet indispensable que dans un cabinet ministériel, à côté des technocrates, il y ait des collaborateurs qui puissent parler au Premier ministre et lui dire

« *tu vas dans le mur* ». On a donc commencé à lui expliquer que la situation était difficile et que, s'il voulait « assurer la durée », selon ses vœux, il fallait réagir. A l'époque, les tenants de l'expérience socialiste - vous vous en souvenez sûrement - affirmaient qu'il fallait avant tout faire des réformes et laisser la droite « faire le sale boulot », la « gestion » ne pouvant être que préjudiciable sur le plan électoral. Pierre Mauroy, lui, souhaitait inscrire le socialisme dans la durée. L'élément déclenchant a été, en 1982, l'arbitrage sur les 39 heures non compensées. A l'entrée du conseil des ministres, il était persuadé que sa thèse allait l'emporter. Mais Pierre Bérégovoy, sous l'influence de la CGT, avait renversé l'opinion du président. Nous étions désormais convaincus que ça ne pouvait plus durer et qu'une seconde dévaluation était à prévoir. C'est à ce moment-là, en juin 1982, que Pierre Mauroy est devenu à mes yeux un chef d'Etat. Il était seul, certes avec l'aide de Jacques Delors, mais ce dernier était sur une ligne un peu plus consensuelle que la nôtre. Pierre a ensuite porté, en mars 1983, ce qu'on a appelé le tournant de la rigueur mais c'est sans doute en 1982 que son courage a été décisif. François Mitterrand avait semblé, à l'époque, soutenir son Premier ministre en ajoutant un quatrième mois de blocage des prix et des salaires. On n'en demandait pas tant ! Mais, sur le fond, il n'était pas convaincu de la nécessité de ce tournant.

Certains se souviennent du voyage de Latché au mois d'août où, en clair, François Mitterrand avait expliqué à Pierre Mauroy : « *je ne suis pas sûr que votre politique portera ses résultats. Si ce n'est pas le cas, je changerai de Premier ministre* ». Les événements ont fait que nous avons réussi le pari de faire baisser l'inflation à moins de 10 % en 1983. Mais je dois dire que Pierre Mauroy s'est retrouvé seul pendant toute cette période. Je lui tire mon chapeau. Physiquement aussi, on le sentait seul. J'ai deux souvenirs personnels qui l'illustrent. Le premier : depuis un certain temps, nous avons préparé une note que j'avais portée moi-même à Pierre Mauroy qui était à l'Elysée et qui s'habillait pour se rendre aux festivités du sommet de Versailles. Il avait voulu la remettre à François Mitterrand ce jour-là mais le président lui avait répondu qu'il recevait les grands de ce monde auxquels, en outre, il allait demander une politique de relance. En clair, ce n'était pas le moment. Le second souvenir : quand je traversais la cour de Matignon pour aller à la cantine, les autres membres du cabinet me disaient que nous étions complètement fous de proposer le blocage des prix et des salaires.

Je rends hommage à Pierre Mauroy pour avoir fait ce choix qu'il n'a pas regretté, comme il le note dans ses Mémoires. Je crois qu'il était convaincu qu'il fallait le faire car c'était son rôle d'homme d'Etat. Je dois dire aussi que les relations avec lui ont toujours été extraordinaires.

On pouvait lui dire ce qu'on voulait, ce qui était un grand avantage. Il écoutait, il décidait, il tranchait mais toujours dans une ambiance très sereine.

Sur un plan personnel, grâce à Pierre Mauroy, j'ai vécu les moments les plus exceptionnels de ma vie à Matignon.

### **François BAZIN**

Merci à tous. Quand on évoque la vie militante de Pierre Mauroy, il me semble qu'on n'a pas encore parlé du syndicalisme. J'ai dans le souvenir que son engagement syndical, notamment dans le syndicalisme enseignant, avait été très poussé et que, à un certain moment, il aurait pu envisager de prendre la direction de la FEN, ce qu'il a refusé. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir ce qu'il était resté de cette conception du dialogue social, du rôle du syndicat, dans sa façon de gouverner ?

### **Henri GUILLAUME**

Les relations avec les syndicats étaient bonnes, à l'exception de ce que je viens de dire sur juin 1982 où deux thèses étaient en présence. Celle de Jacques Delors qui était partisan de bloquer les prix et de négocier des accords-cadres sur les salaires avec les syndicats. Celle de l'équipe économique de Matignon qui estimait que, compte tenu de la situation qui imposait d'agir dans l'urgence, on ne pouvait engager une telle négociation qui aurait duré six mois, sous peine d'exploser ! Pour le reste, l'équipe sociale à Matignon, dirigée par Bernard Brunhes, entretenait des relations très étroites avec les syndicats sur tous les sujets. Jamais, y compris sur la sidérurgie, le fil n'a été rompu avec les syndicats, en particulier avec les syndicats de l'Education nationale.

### **François BAZIN**

Merci

### **René CESSIEUX**

J'ai l'honneur d'avoir fait partie à Matignon de l'équipe sociale que vient d'évoquer Henri Guillaume. Chaque année, Pierre Mauroy organisait une table ronde avec toutes les organisations syndicales. C'est d'ailleurs lui qui faisait le plan de table, en fonction des sujets qui devaient être abordés, il savait dans quel ordre donner la parole aux représentants patronaux et syndicaux ! Dans les réunions qui se sont tenues en 1982 et 1983, les rapports avec les syndicats étaient tendus mais très directs. Pierre Mauroy leur expliquait clairement les enjeux. Ainsi, en avril 1983, à Edmond Maire lui demandant, avant de commencer la réunion, d'expliquer ce qui s'était passé « la semaine dernière », c'est-à-dire la

fameuse "semaine folle". Pierre Mauroy l'a fait avec beaucoup de franchise !

Il connaissait bien le monde syndical, ce que représentait chaque organisation sans être dupe du jeu de chacune avec l'Etat. Ainsi, il avait été choqué quand l'UNEDIC demandait à l'Etat les 10 milliards de francs qui manquaient! Mais il avait un très grand respect envers les syndicats, il les écoutait et il leur expliquait la politique qu'il conduisait avec beaucoup de conviction sans rien céder sur le fond.

Une dernière anecdote. En décembre 1983, l'usine Talbot de Poissy avait été évacuée dans la nuit par les CRS. Le lendemain - c'était un samedi matin - Pierre Mauroy me demande de recevoir une délégation de la CFDT très en colère. Il me précise qu'il la recevra si, à la fin de l'entretien, ses membres semblent plus calmes. Deux heures plus tard, je vais voir si Pierre Mauroy est encore là, ou s'il n'a pas déjà regagné Lille. Il était là! Il s'est entretenu une heure avec les représentants de la CFDT, leur expliquant pourquoi on ne pouvait pas moderniser le pays sans que cela pose des problèmes d'emplois. J'étais impressionné par son comportement. Beaucoup de responsables politiques, à sa place, auraient prétexté la nécessité de rentrer dans leur ville un samedi à midi. Lui était resté et avait affronté avec courage cette équipe de syndicalistes qui était loin d'être complaisante à son égard.

### **François BAZIN**

Merci. Dans le paysage politique français à gauche, notamment au parti socialiste, rares sont les dirigeants de haut niveau qui ont une pratique syndicale qui ne se limite pas au syndicalisme étudiant. Il était intéressant de comprendre dans quelle mesure la pratique syndicale de Pierre Mauroy avait pesé ou influé sur sa manière de faire de la politique et même de gouverner.

Voulez-vous réagir les uns et les autres sur ce qui a été dit à cette tribune ?

### **René CESSIEUX**

Sur le virage de 1982-1983, Henri Guillaume a tout dit, il connaît d'ailleurs beaucoup mieux que moi cette affaire. Toutefois, j'ai été frappé par les deux points que Pierre Mauroy rappelait chaque fois que je le rencontrais le soir avec Pascal Lamy.

Premièrement : l'expérience travailliste des années 70: catastrophique à ses yeux, il affirmait ne jamais prendre la responsabilité d'un tel échec. C'était aussi une position politique et pas simplement économique, comme le disait Henri Guillaume, de l'action de la gauche.

Deuxièmement: l'importance du moteur franco-allemand. Pour lui, « *les Français sans les Allemands, ce n'est rien* ». Elevé dans l'amitié franco-allemande, je comprenais tellement bien cette analyse!

On voit ainsi que si le « virage » que Pierre Mauroy a été contraint de prendre en 1983 répondait à des impératifs économiques qu'il avait intégrés grâce à l'enseignement magistral dont il a bénéficié, il répondait aussi et peut être avant tout à une vision politique, européenne et internationale pour la France qui était ancrée chez lui.

### **Henri GUILLAUME**

Je vais aller dans ce sens. Pierre Mauroy le dit d'ailleurs clairement dans ses *Mémoires*. Pour lui, le débat sur la rigueur est immédiatement devenu un débat politique, le même, d'ailleurs que celui du congrès de Metz : veut-on une politique réaliste qui s'inscrit dans la durée ou se contente-t-on d'une « expérience » ? C'est une décision strictement politique. Et donc, puisque tu évoquais « les visiteurs du soir », j'ai oublié de mentionner que les conseillers de Matignon devaient attendre 19h30 pour exposer les questions en cours au Premier ministre, ce qui n'était pas toujours facile, d'autant que la journée débutait tôt, pour lui aussi d'ailleurs !

Avant de commencer, il nous proposait un apéritif. Lui n'en prenait pas. Puis il nous invitait à dîner et ce n'est qu'à son issue, une fois qu'il se sentait détendu, c'est-à-dire vers minuit, qu'on pouvait commencer à aborder les questions sérieuses. Ce qui était éprouvant pour tous les conseillers.

### **François BAZIN**

Et pour les journalistes aussi. Je n'en ai pas fait moi-même mais au *Nouvel Observateur*, mon ami Robert Schneider et Jean Daniel racontaient souvent l'histoire d'une interview de Pierre Mauroy qui s'était terminée vers 2h 30 du matin et qu'il avait fallu décrypter après ! Ernst Stetter, vous voulez la parole.

### **Ernst STETTER**

On vient d'évoquer la question franco-allemande. Je voulais revenir sur les forums franco-allemands que nous avons organisés entre 1998 et 2003. Pierre Mauroy avait compris que, sur cette question, l'époque des années 50, 60 et 70 était révolue, la reconstruction étant faite et la construction européenne en marche. Je me rappelle d'un entretien avec lui, au cours duquel il a évoqué la nécessité d'ouvrir la démarche franco-allemande à toutes les couches de la société et à la modernité dans un monde de plus en plus globalisé. Les thèmes que nous avons abordés

pendant ces sept ans où s'est tenu le forum franco-allemand, étaient des thèmes tournés vers l'avenir dans le choix desquels il s'impliquait toujours. Si, comme il a été dit, Pierre Mauroy était fidèle à ses origines et à la tradition ouvrière, il était aussi très sensible à la modernité et tourné vers l'avenir. Il faut garder cette dimension à l'esprit quand on parle de lui.

### **François BAZIN**

Geneviève Domenach.

### **Geneviève DOMENACH**

Une question qui m'importe et qui représente beaucoup dans ma vie militante et politique, surtout politique d'ailleurs, est celle de savoir si le parcours syndical et le parcours associatif de Pierre Mauroy (mais celui d'autres aussi, comme Henri Nallet ou Michel Rocard) a nourri son parcours politique. Je me trompe peut-être mais je prétends que l'engagement dans le monde syndical et l'entrée dans la vie d'adulte à travers les mouvements d'éducation populaire et les mouvements de jeunesse, s'ils donnaient une légitimité, n'ont absolument pas été capitalisés par ces hommes à partir du moment où ils sont devenus des responsables politiques. Les militants associatifs que nous sommes en ont ressenti une grande douleur. Toi, Henri, tu as été un superbe ministre de la Justice mais je ne vois pas en quoi ton action à cette fonction a correspondu à l'ancien militant associatif chrétien de la JEC que tu fus. Pourtant, c'est quelque chose qu'on a en nous et qui est notre richesse. Mais en vérité, en écoutant Henri Guillaume et ce qu'ont dit les uns et les autres et en vivant ce qu'on vit aujourd'hui avec François Hollande et le gouvernement de Manuel Valls, sans parler d'Emmanuel Macron, ne devrions-nous pas nous dire qu'on s'est trompé ? Bien que j'aie soixante-neuf ans aujourd'hui, la Geneviève de Léo Lagrange a toujours pensé qu'il y avait d'autres façons de faire de la politique qu'à travers un parti politique. Ce que nous faisons à la Cimade avec Paul Mingasson a beaucoup plus de sens.

Bien sûr, on va continuer et je ne me renie pas mais en écoutant Henri Guillaume, on comprend que la vérité du politique est dans le rapport à l'économie. Il fallait le comprendre hier. Or, le Parti socialiste n'a pas vraiment intégré cette vérité. Il n'a ni accepté ni capitalisé ni conceptualisé le tournant de la rigueur. D'où la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui. Mais je crois que c'est le message qu'il faut faire passer à nos enfants : 2 et 2 font 4 et il faut que le pays fonctionne.

## **François BAZIN**

Denise Cacheux.

### **Denise CACHEUX**

Si presque tout ce qui a été dit sur Pierre Mauroy à Matignon et sur son action au niveau international, on n'a pas évoqué le fait qu'il était aussi à l'écoute de ce que disait le groupe parlementaire. Or, tous les mardis soir, on dînait avec lui et on lui racontait ce qu'il se passait au groupe et il s'imprégnait de ce qu'on y vivait.

Par ailleurs, vous avez évoqué le travail énorme qu'il abattait, la fatigue des membres de son cabinet et la manque de sommeil des journalistes ! Mais, à mon niveau, celui d'adjointe au maire de Lille, j'ai vécu des moments identiques. Quand il arrivait dans sa ville le samedi soir, il se mettait à table avec ses adjoints autour d'une tartine de pâté de foie et d'un verre de bière et nous parlions quelques fois jusqu'au petit jour ! Il nous faisait raconter les rencontres que nous avions faites dans la ville : la grand-mère untel, sa jambe est-elle plâtrée ? Mme X a-t-elle accouché ? etc.... Le lendemain, il sortait dans la rue sans garde du corps. Je me souviens d'un garde du corps qui, au moment des attentats, lui avait dit : « *Monsieur le Premier ministre, il faudrait mettre votre gilet pare-balles* ». Il lui avait répondu : « *ma tête est ce que j'ai de plus précieux, je ne vais pas mettre un képi quand même !* ». Sur le marché, comme dans Lille, il parlait aux gens et leur demandait de leurs nouvelles. Si bien que le maire de Lille, c'était le père, c'était le grand frère. On l'aimait en tant qu'homme et pas seulement en tant que Premier ministre.

## **François BAZIN :**

Gérard Le Gall

### **Gérard LE GALL**

Je voudrais faire deux ou trois remarques sur la période qui a précédé la victoire de 1981.

Il faut d'abord évoquer les rapports entre François Mitterrand et Pierre Mauroy et souligner la qualité de leur relation malgré un univers familial et intellectuel très différent. Il faut rappeler aussi que François Mitterrand n'aurait pas pu réussir Epinay sans Pierre Mauroy, ni aussi sans Gaston Defferre et Jean-Pierre Chevènement et que cette victoire fut acquise d'extrême justesse. Tout cela aboutira à la victoire de 1981 et tout ce qui suivra jusqu'en 1995. Finalement, quand j'entends dire, quarante ans après, que le congrès de Metz ne fut qu'un épiphénomène, j je souris et affirme que cela ne l'était pas pour ceux qui l'ont vécu avec beaucoup de passion.

Autre point : les Assises du socialisme. Certes, nombre de Conventionnels, qu'on appelait les « mitterrandidistes », ont manifesté certaines préventions par rapport à ces Assises. J'ai été victime de l'accord final puisque François Mitterrand m'avait envoyé à Lorient pour représenter le courant mitterrandidiste tandis que Jean-Yves Le Drian avait été soutenu par Pierre Mauroy, avec Roger Fajardie à la manoeuvre. Je referme cette parenthèse qui avait pour objectif de démontrer que derrière ces préventions, il y avait aussi une bataille d'appareil. Les greffes entre cultures politiques prennent du temps. A l'époque, des batailles politiques assez fortes pouvaient exister au sein d'une même motion, certains, dans cette salle, peuvent en témoigner ! Il s'agissait comme toujours d'un rapport de force. Je me souviens de Robert Chapuis ex PSU tentant d'organiser un courant rocardien pour prendre le pouvoir. Bref, ceci pour rappeler qu'il y avait une vie intense dans l'alliance majoritaire autour de Mitterrand !

Pierre Mauroy était un peu à l'articulation de tous ces mouvements, tout en souhaitant rééquilibrer le rapport de force par rapport aux mitterrandidistes. En fait, dès 1974, la question de la présidentielle de 1981 était posée, avec une accélération après la défaite de 1978. Elle était majeure et structurante. Car il faut tenir compte aussi d'une troisième dimension, capitale dans ce cadre général, à savoir la conception des rapports avec le parti communiste. La stratégie constitue l'essence de la politique. D'où, ici, une bataille pleine de sous-entendus, de tactiques, avec une part d'hypocrisie entre Michel Rocard et le courant mitterrandidiste et bien sûr Pierre Mauroy à propos de la fameuse « ligne autonome ». C'était le jeu machiavélien : on instrumentalise une thèse qui s'avérera minoritaire, on l'exagère, etc.... Il reste que c'était une intense bataille politique pré et post congrès de Metz (1979).

Dans ce contexte d'ensemble, Pierre Mauroy a eu a posteriori un rôle très positif, se situant toujours dans un jeu coordonnateur et d'équilibre entre des conventionnels parfois un peu trop raides, idem pour Jean Poperen et un CERES animé par un avant-gardisme interne.

Je voulais simplement le dire. J'aurais aussi beaucoup d'anecdotes à raconter en tant que secrétaire national dans l'équipe de Pierre Mauroy, devenu en 1988 premier secrétaire du PS, portant notamment sur les rapports entre les jospiniens et les mauroyistes. Ce ne fut pas toujours facile mais au total ça s'est plutôt fort bien passé.

### **François BAZIN**

Au moins tu nous avoues que Lionel Jospin n'était pas neutre comme il le prétendait.

Michèle Cotta.

### **Michèle COTTA**

J'ai une question à poser parce que je me la suis posée sans vraiment y répondre et je me demandais si quelqu'un pouvait le faire. Pourquoi, en 1994, Pierre Mauroy a-t-il volontairement mis fin à sa carrière politique ? Pourquoi avoir poussé Lionel Jospin à être candidat à la présidentielle et y avoir lui-même renoncé ? Estimait-il, comme il me l'a dit, qu'avoir été Premier ministre lui suffisait ou y avait-il une autre raison ?

### **François BAZIN**

J'ai un souvenir de cette époque là. Robert Schneider avait vu François Mitterrand qui lui avait dit qu'il regrettait beaucoup que Pierre Mauroy ne se présente pas à la présidentielle car « il a un dos de président ». L'emploi de cette image était une façon de dire « qu'il avait la carrure, qu'il incarnait la fonction ».

### **Henri GUILLAUME**

Je m'en souviens très bien, c'était le lundi qui a suivi les élections municipales. J'étais à la cantine de Matignon quand j'ai été convoqué par le Premier Ministre. Je retrouve notamment Michel Delebarre et Thierry Pfister. Pierre Mauroy nous fait le compte-rendu de son entretien avec le Président. Tout de suite, bien sûr, c'est une levée de bouclier de notre part. Nous lui disons : « ce n'est pas possible, tu ne peux pas te renier. De toute façon tu vas échouer. Tu ne peux pas accepter ». J'ignore s'il n'a pas hésité un moment, mais je crois qu'il s'est rendu assez rapidement à nos arguments. D'après les conversations que nous avons eues par la suite, il est apparu que François Mitterrand pensait que Pierre Mauroy allait accepter d'emblée son point de vue. Il n'avait pas bien mesuré le fait que Pierre Mauroy avait totalement endossé la politique qu'il proposait. Toutefois, pour être objectifs, nous lui avons proposé de rencontrer des « contre-visiteurs du soir ». Nous avons dit à Pierre Mauroy : « tu connais notre position. Il faut que tu dialogues avec les tenants de l'autre politique et que tu te forges ton propre jugement ». Je ne citerai que deux noms parmi ces « contre visiteurs » : Jean Deflassieux et Pierre Uri. Pierre Mauroy est vite venu nous dire qu'il n'avait pas trouvé leurs analyses très convaincantes !

La suite est connue. Michel Camdessus, gouverneur de la Banque de France a convaincu Laurent Fabius que la politique économique proposée par les vrais « visiteurs du soir » était vouée à l'échec. Pierre a joué un rôle essentiel durant cette période, mais nous, nous avons vécu dix jours coupés du monde. Plus un appel téléphonique, Pierre ne parlait pas. Il avait quelques contacts avec le président de la République mais il

est resté sibyllin jusqu'au retour de François Mitterrand d'un déplacement à l'étranger. Pierre Mauroy, en tant que Premier ministre, était allé l'accueillir à l'aéroport. C'est là que le président lui a dit : *« après avoir écouté et étudié les différentes versions en présence, vous avez raison. La seule politique possible est celle que vous proposez. Vous êtes le seul à pouvoir la conduire »*.

### **François BAZIN**

Sur un tout autre sujet, j'avais posé une question à Ernst Stetter à propos des deux internationales. Celles que vous décriviez tout à l'heure. La seconde est née des initiatives de Blair, Clinton, Schröder lors du sommet des progressistes qui avait eu lieu, je crois, à Florence. N'est-ce pas cette démarche qui est à l'origine de la scission ?

### **Ernst STETTER**

Certes, dans les années 90, cette fameuse coalition de troisième voie qui venait de Grande-Bretagne existait mais elle n'est pas à l'origine de la scission actuelle de l'Internationale Socialiste. Cette scission remonte à trois ans. Tout d'abord, pour rénover les instances de direction, il faut aussi rénover le personnel. Or, le secrétaire général de l'IS l'est depuis 1989. Une organisation ne peut conserver aussi longtemps une personne dans cette fonction sous peine de s'assoupir. En 2012, à Kingstown, en Afrique du Sud, les partis qui ont souhaité présenter une nouvelle équipe s'y sont très mal pris. La candidature d'une femme trop peu ancrée dans le mouvement a été très mal préparée, ce qui a entraîné la scission entre les pays du Nord, c'est-à-dire l'Allemagne, la Suède, la Grande-Bretagne et les Pays Bas et tous les pays du Sud. Les Africains, les Américano-Latins, les Asiatiques ont également rejeté cette candidature. Après la scission, ceux qui ont perdu le congrès ont annoncé - je dois le dire clairement - de façon tout à fait anti-démocratique qu'ils allaient créer une nouvelle organisation.

### **François BAZIN**

La question qui était derrière mon erreur d'analyse portait sur le regard que Pierre Mauroy jetait sur le phénomène de « la troisième voie » et du « blairisme ». Mais qui pouvait tenter de moderniser l'IS ?

### **Henri NALLET**

Je voudrais ajouter quelques mots à ce qu'a dit Ernst Stetter, qui est tout à fait juste. A ce moment là, je n'étais plus secrétaire international du PS mais j'avais suivi les débats qui se déroulaient au sein de l'IS et j'en avais parlé à plusieurs reprises avec Pierre Mauroy. Voilà l'analyse que

je fais de ce qui s'est passé au sein de l'Internationale Socialiste. D'une part, un certain nombre de partis socialistes étaient exaspérés par le maintien en place d'une petite équipe de direction qui refusait de s'en aller. D'autre part, les Allemands et les Suédois notamment supportaient mal les discours de tous les partis sociaux-démocrates d'Europe de l'est que Pierre Mauroy avait accueillis dans l'Internationale Socialiste quand leurs pays redécouvraient la démocratie. Ayant échoué, malgré la pression exercée, à faire bouger les choses, ils ont préféré partir et monter leur propre réseau.

### **François BAZIN**

On me passe une dépêche de la plus haute importance m'informant que le questeur nous attend dans une demi-heure. Je ne peux donc faire autrement que de donner la parole à Michel Thauvin pour conclure.

### **Michel THAUVIN**

Pour conclure, je voudrais bien sûr remercier tous celles et ceux qui auront concouru au succès de cette manifestation. Mais ce ne sont pas des remerciements purement académiques. Durant ces quelques heures, chacun, avec son style et ses anecdotes, a permis de faire revivre Pierre Mauroy. Il y a deux écueils à éviter dans le genre d'exercice auquel nous vous avons conviés. Le premier c'est de tomber dans une nostalgie qui nous fait sortir plus triste à la fin qu'au début de cette séance d'évocations de nos souvenirs partagés. Le second écueil est de parler davantage de soi que de Pierre qui nous rassemble encore aujourd'hui. Bravo aux animateurs, aux intervenants et aux participants qui ont évité ces pièges. J'avais l'impression en entendant les uns et les autres que j'assistais à une de ces réunions où Pierre était présent, vivant, où il nous enjoignait de nous organiser...

Nous allons donc suivre son conseil et forts de l'expérience d'aujourd'hui, poursuivre avec optimisme dans la même voie, celle de mieux faire connaître l'homme tel qu'il fut, authentique, fidèle aux valeurs de ce socialisme appris et vécu sur le terrain, beaucoup d'entre vous l'ont rappelé. Mais c'est aussi l'homme d'une gauche pragmatique et imaginative, ce qu'il a prouvé à travers toutes les structures qu'il a créées et animées tout au long de sa carrière : la Fédération Léo Lagrange, la Fondation Jean Jaurès, le CEDEP et j'en passe car il a toujours aimé créer de nouvelles structures.

C'est aussi, il ne faut pas l'oublier, le soutien à la cause des femmes (Yvette Roudy m'écrivait récemment qu'il était « un ami des femmes », ce qui a aussi été considéré comme du modernisme à l'intérieur du parti. On peut même dire que ça le reste encore. Donc finalement on ressort de cette après-midi avec l'envie et le devoir de transmettre, d'aller

beaucoup plus loin dans la perception de la personnalité, dans l'appréhension et de la réévaluation de son message car il restera parmi les grandes figures du parti socialiste.

J'en veux pour preuve le message du président de la République que m'a transmis tout à l'heure Bernard Poignant dont je vais vous donner lecture et qui définit très bien ce qu'a été Pierre Mauroy et dont je dois évidemment vous donner lecture : *« Pierre Mauroy c'est le Nord, c'est Lille qu'il a su incarner aux yeux de tous les Français. Pierre Mauroy c'est la gauche, c'est le socialisme, celui qui s'appuie sur la tradition des conquêtes sociales et qui a cherché à moderniser sans se renier. Pierre Mauroy c'est le Premier ministre de la première alternance de la Vème République, aux côtés de François Mitterrand et les grandes lois économiques sociales et sociétales. Pierre Mauroy c'est l'engagement Européen, issu à la fois de la mémoire meurtrie des terres de Flandres et de la conviction que l'Europe est un avenir pour la France. Pierre Mauroy c'est le Premier Secrétaire du Parti Socialiste, respectueux de sa diversité de penser mais obstinément attaché à son unité elle-même condition de l'union de toute la Gauche. Je souhaite que le colloque organisé par l'association Les Amis de Pierre Mauroy contribue à garder la mémoire d'un de nos camarades chaleureux et fidèle. D'un de nos compatriotes qui a marqué de son empreinte l'histoire de la France. D'un de nos concitoyens profondément attaché aux idéaux et aux valeurs de la République ».*

Et il nous adresse à toutes et à tous son amical encouragement pour que vive le souvenir de Pierre Mauroy.

Alors, conclusion des conclusions et avant d'aller prendre le verre de l'amitié chez Bernard Roman : tous nos débats ont été enregistrés, donc tout ce que vous avez dit pourra être retenu contre vous et fera l'objet d'une publication. Je ne sais pas si elle sera écrite, cela dépendra de nos moyens mais en tout cas, une publication électronique sur le site que nous allons créer dans les plus brefs délais. Je voudrais évidemment remercier tous les intervenants, remercier nos animateurs, Michèle Cotta et François Bazin qui ont su si bien canaliser les réflexions, susciter l'intérêt et relancer les débats avec le brio qu'on leur connaît. Je voudrais enfin remercier Ghislaine Toutain qui est, comme d'habitude, et depuis de longues années, l'organisatrice de tous nos colloques et nos conférences avec le succès qu'on lui connaît. Merci à tous et à bientôt !

